

THÉÂTRE



FAFIOLE PALASSIO

INTERVIEW PAR **JULIE CADILHAC** / Photos Deyo / Illustrateur: Arnaud Taeron

BSC NEWS MAGAZINE - N° 65 - JANVIER 2014

Fafiole Palassio est l'une des dix sept personnes de la compagnie Le Petit Théâtre de Pain, fondée en 1994. Tous de langues et de cultures différentes, ses membres défendent un théâtre aussi populaire que poétique et c'est au Pays Basque, à Louhossoa, que naissent leurs créations théâtrales engagées. Au sein de cette troupe, qui travaille à partir de mises en commun des propositions et dans une volonté de « réinventer un théâtre vivant et métissé », Fafiole Palassio a choisi de monter un texte de l'auteur Ignacio Del Moral narrant les réactions effarantes de bêtise et profondément racistes qui naissent chez un couple et leur enfant avec l'arrivée impromptue de deux hommes noirs, qui viennent d'échouer sur la plage où les vacanciers étaient en train de pêcher à la coque. Séduits par les mises en scène originales de la compagnie et la manière intelligente dont elle sait toujours parler de sujets délicats sans verser dans le cliché, nous avons envie de rencontrer l'une de ses artistes pour en connaître davantage sur la genèse et la conception de leurs projets.

Si vous deviez en quelques mots définir les grandes lignes de la Troupe du Petit Théâtre de Pain, vous diriez ?

Le Petit Théâtre de Pain c'est avant tout une aventure théâtrale qui dure et grandit depuis 20 ans. Certains diraient une famille. Une famille dont chaque membre serait dépositaire de l'histoire humaine, de l'expérience professionnelle et du travail cumulé. Car c'est ensemble que nous cherchons. Ce qui caractérise notre équipe c'est le nombre, la mise en commun des propositions dans le travail artistique, mais aussi dans la réalisation de notre

outil. C'est encore le changement de metteur en scène selon les créations, le désir de nous transporter, dans et hors les murs, vers des publics habitués ou pas... Bref, autant de raisons qui fondent notre manière de fonctionner et d'interroger le monde. Quelquefois à travers des textes contemporains déjà existants, d'autres fois par des écrits de nos cent doigts, ou confiées à des mains plus expertes.

« Parce que le pain, ça se partage. »

D'ailleurs, question naïve: pourquoi ce

baptême?

Le nom Petit Théâtre de Pain fait référence à un texte d'Ariane Mnouchkine. Il rend hommage à une femme détenue dans le ghetto de Vilno

**« Pourquoi s'interdire
alors de rappeler
des poncifs du
racisme sur une
scène? A l'état brut,
bête, et violent? »**

en Pologne pendant la seconde guerre mondiale. Cette femme pétrissait tous les jours sur sa ration de pain des petites marionnettes afin que ses compagnons et elle-même échappent à leur atroce condition, le temps d'une représentation. C'est aussi un clin d'oeil au génie de Chaplin dans « La Ruée vers l'or »: deux petits pains

dansant au bout de fourchettes. Enfin parce que le pain, ça se partage.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans cette pièce? Pourriez-vous nous parler de son auteur, de l'écriture et des thèmes abordés?

La pièce a été écrite par l'auteur espagnol Ignacio Del Moral en 93. Une sorte de huis-clos sur une plage. Alors qu'une famille ramasse des coques, deux immigrés clandestins, échouent sur le sable. Ignacio Del Moral ne fait pas le focus sur l'immigration clandestine dont il est évidemment convaincu de la tragédie. Non. Lui charge ses contemporains de l'époque. Leur lâcheté, leur ignorance qui pousse à la bêtise, aux a priori de comptoir, au repli identitaire, au



« Un défi pourtant : donner à entendre la « connerie » tout en essayant de ne ne jamais se placer au-dessus d'elle. Ni se sentir meilleur. Sans quoi on plonge tête en avant dans la caricature. Et c'est un vrai travail de funambule. La connerie est humaine: c'est précisément cette part trouble d'humanité qui nous intéresse et qui, quand on s'y identifie dans la pièce, prête à rire autant qu'à pleurer »

sentiment d'être du bon côté. Il montre aussi l'attitude indécente de parents devant leurs enfants. La transmission de schémas défectueux. L'écriture est pour le moins outrancière et j'ai eu des retours comme quoi on ne pouvait plus parler du rapport à l'immigration ainsi. Je suis bien d'accord que depuis 93 ces naufrages à répétition ont engendré l'intérêt populaire et fait évoluer l'opinion publique . Pour autant, à l'opposé de ces mobilisations, l'expression d'un racisme primaire ne se cache plus. Un racisme quasi « normalisé », qui se sent autorisé à sortir des foyers, légitimé par un contexte économique, social et politique souffrant ... Des poncifs? Hélas . Mais comment ne pas faire le constat de leur persistance? de leur regain? Pourquoi s'interdire alors de les rappeler sur une scène? A l'état brut, bête, et violent?

Vous avez pu dire: "On ne peut ôter à la bêtise ce don génial qu'elle a de nous navrer autant que nous faire rire": l'envie première était donc de monter une pièce hilarante sur la « connerie humaine » qui n'a parfois (malheureusement) pas de limite?

La réponse est contenue dans votre question: hilarante ET navrante. Ce pourrait être une satire. L'auteur lui, la qualifie de tragi-comédie. Ce qui nous a plu c'est de renouer avec une forme populaire: dramaturgie simple et courte aux dialogues tendus qui ne s'embarassent pas de psychologie. Un défi pourtant: donner à entendre la « connerie » tout en essayant de ne ne jamais se placer au-dessus d'elle. Ni se sentir meilleur. Sans quoi on plonge tête en avant dans la caricature. Et c'est un vrai travail de funambule. La connerie est humaine: c'est précisément cette part trouble d'humanité qui nous intéresse et qui, quand on s'y identifie dans la pièce, prête à rire autant qu'à pleurer.

Qu'est-ce qui révolue le plus Fafiole Palassio?

La manipulation . Et d'une certaine façon, les certitudes.

Combien de personnages dans cette histoire? On lit dans la distribution 7 acteurs....pour quels rôles ?

Contrairement à la pratique habituelle du Petit Théâtre de Pain qui fait incarner à chacun des dix comédiens une galerie de



personnages par spectacle, ici on compte 6 protagonistes pour 6 acteurs. Dans cette pièce, tous les personnages sont en présence. Une famille moyenne: papa, maman, le fils, la « puce » et deux naufragés clandestins: Ombasi, qui a survécu, et le cadavre de sa camarade d'infortune .

Dans cette pièce, vous avez visiblement travaillé "comme des gosses" sur l'énergie incroyable que peut produire la panique? Comment avez-vous procédé? par improvisation?

Nous avons eu très peu de temps pour le montage de cette pièce: 29 jours. Sans temps de préparation au préalable. C'était le pari de l'été. Alors oui de l'improvisation comme les enfants, des revirements de distribution

pour s'enrichir les uns les autres, une recherche ludique concernant les aspects scéniques, un travail choral et d'approche clownesque. Sous l'effet centrifuge des dialogues, un travail rythmique et physique important aussi. Surtout dans le sable. Surtout en extérieur par 30 °C où, s'il n'y a pas de rigueur dans le dessin des corps et dans l'effusion verbale, tout échappe. Passée cette première étape, il nous a fallu digérer la forme en tant que cadre, pour laisser venir l'humanité. Vous évoquez la panique par exemple, mais la panique n'est autre que l'exacerbation de la peur. Nous ne pouvons pas alors, faire l'économie de se connecter avec cet état intérieur. Sans quoi nous restons dans le gag. Ce travail qui consiste à rapprocher les personnages au plus près de ce que



nous sommes est infini. On entend souvent l'expression « entrer dans la peau du personnage ». En réalité il ne s'agit que de travailler à partir de la nôtre. Or plus la composition s'affine, plus le personnage en devient troublant, réel.

Il vibre par nos canaux. C'est en ça que l'enjeu de cette pièce est difficile. Car nous avons des prétentions de toucher le public là où le texte se fait le plus détestable. Et nous poursuivons ce travail.



Vous avez du avoir de sacrés moments de fous-rires pendant cette création, non? Jouer la bêtise est aussi terrible que jouissif on suppose? Des anecdotes?

Dans les premiers jets oui, c'était jubilatoire de jouer aux cons. De foncer tête baissée dans la méchanceté gratuite. C'est tellement facile! Et tellement libérateur aussi de se l'autoriser! Passée cette première période donc, il n'y suffisait plus car même si ces étapes de « grand n'importe quoi » sont plus que nécessaires, la pression du temps nous suppliait d'être efficace. Ceci dit, même dans les moments laborieux nous avons eu de bons fou-rires. Quand les acteurs lâchaient prise par fatigue et perdaient tout contrôle, accouchant de moments de grâce et de justesse hilarantes. D'ailleurs, ce « lâcher prise-là » est sans doute le plus difficile à reconquérir.

Côté décors: une grande simplicité? juste un peu de sable qui crisse sous la dent? Pour une pièce à emporter partout?

Oui, l'idée était de créer un spectacle populaire ET tout terrain capable d'être monté et joué par l'équipe dans la journée. Basé sur le principe enfantin du « On dirait que ». Avec des inventions techniques et scénographiques malignes faites de trois fois rien . Seule une arène de sable pour le public autour, un triangle de nylon au bout de cannes à pêche pour la mer, des coquillages et du roseau planté dans des parpaings: des matériaux bruts ou de récup façon déchets de plage.

C'est une pièce familiale qui touchera autant les petits que les grands, c'est ça?

Tout à fait. Avec le souhait que les jeunes y prêtent une attention particulière.

Enfin, suite aux premières représentations, avez-vous procédé à des ajustements? Comment a réagi le public?

Quel que soit le spectacle qui naît au Petit Théâtre de Pain, il connaît des ajustements suite à sa création. C'est avec les retours du public qu'il vient à maturité. C'est d'autant plus vrai pour « Le regard de l'Homme Sombre » en raison des délais de montage qui ont été les nôtres. C'est une sorte de grand prématuré en fait. Oui il y a eu , et il y a aura encore des ajustements. L'affinage du jeu dont je parlais plus haut étant la priorité. Les réactions peuvent être diamétralement opposées selon où l'on joue. Ce qui n'est pas pour me déplaire. Force est de constater qu'elles sont largement plus débridées dès qu'on s'éloigne des sphères strictement «théâtrales ».Ce qui n'est pas forcément mauvais signe non plus. De manière générale, on pouffe derrière ses doigts: on rit jaune comme on dit. Il y a bien sûr des endroits dans la pièce, où le public, d'où qu'il soit, se lâche unanimement, en un éclat de rire... D'autres sont bouleversés, d'autres encore jugent utile « d'appeler un chat un chat » même si c'est brut, même si d'autres encore trouveront ça « daté »...Quant à ceux qui n'aiment pas du tout ce reflet -là d'une réalité, c'est leur droit. Nous n'avons pas le même miroir et ça n'est pas plus grave que ça !

*Toutes les dates de la compagnie
à découvrir sur leur site
www.lepetittheatredepain.com*

Le regard de l'Homme sombre Mix'art Myrys
 Publié le 15 Novembre 2013



D'un plus sombre regard

Il arrive qu'on soit déçu par ceux qu'on aime le plus. Ce fut le cas, en juin dernier, lorsqu'un Petit Théâtre de Pain réduit à un tiers de ses membres vint présenter à Mix'Art Myrys sa dernière création, *Le regard de l'homme sombre*, d'après l'oeuvre du dramaturge espagnol Ignacio del Moral. Arrivant après les magnifiques épopées humaines de *Traces* et du *Siphon*, le texte avait paru au Clou bien étriqué, convenu, et son traitement par trop caricatural. Cinq mois plus tard, l'homme sombre est de retour sur le lieu même de sa naissance et de son naufrage. En dépit d'un texte forcément inchangé – ou presque, on y reviendra – et des difficultés à faire évoluer un travail qui se construit à mesure qu'il se joue, force est de reconnaître que la création du PTDP a pris une densité qui lui manquait jusqu'alors.

"Y a des Noirs, y sont morts !"

On ne reviendra que brièvement sur la trame dramatique. Ici, une famille partie à deux cents kilomètres de chez elle ramasser des coques sur l'estran : parents blaireaux à souhait, adolescent rebelle et renfrogné, petiotte insupportable de caprices et de geignements. Là, deux échoués, deux exilés : l'une morte noyée, mi-partie de cadavre et de fantôme, l'autre bien là avec ses rêves d'avenir forcément meilleur. Une bougie de voiture égarée et les voici contraints à la rencontre, en une manière de huis-clos extérieur marqué par l'incommunicabilité, le racisme à ras de pâquerettes et les pataquès en tout genre. Pas de fin, alors, à cette histoire, sinon une fuite burlesque sans réelle conclusion.

On voit sans peine, là-dedans, tout ce qui résonne et tout ce qui peut boiter : d'un côté, l'histoire des migrations d'un siècle qui, de guerres en calamités variées, a foisonné d'exodes clandestins dont les derniers, triste actualité, échouent sur les rochers de Lampedusa ; en regard, le risque d'un discours facile sur la xénophobie ordinaire, aussi légitime soit-il par ailleurs, et les écueils meurtriers d'un manichéisme convenu. Et ce mur-là, Ignacio del Moral l'a pris de face... Sur un thème similaire, quel fossé avec, par exemple, L'île d'Armin Greder, dont la Cie Créature a créé il y a un an une superbe interprétation marionnettique sous le titre de L'égaré.

On ne peut pas faire disparaître les limites d'un texte aussi prévisible. Tout au plus les repousser un peu par le jeu, la mise en scène, la nuance – et un brin de réécriture. Refusant une fin qui parachevait le désastre, le retour quasi-biblique des exilés à une mer s'ouvrant pour les accueillir, Fafiolo Palassio a préféré passer le texte au noir. Cela finit donc, désormais, et mal : morte la petiote surnommée la Puce, de la main de son père quoique par accident ; mort aussi l'exilé, bien plus tard, abattu dans une flaque de la ville grise après avoir échappé à la mer ; blessé, abandonné, rendu à sa médiocrité, le père obtus et colérique. Du sort de la mère, on ne saura rien ; on le devine solitaire. Seul rescapé : le fils, qui revient sur les lieux où mourut sa sœur, sa propre fille à ses côtés, pour un hommage à tous les naufragés. Noir.

"Et tu ne seras ni d'ici, ni de là-bas"

C'est entendu : aussi convaincante soit-elle, cette fin neuve pêche – peut-être, et sans trop de gravité – par une ultime scène dont les bons sentiments mettent à mal la noirceur bienvenue de ce qui la précède. Reste qu'elle parachève l'heureuse évolution de cette création vers l'obscur et l'humain, la matière favorite du Petit Théâtre de Pain.

Car les choses ont bien changé : adieu personnages caricaturaux croqués au crayon gras, bye bye galopades burlesques et torgnoles slapstick. Le voici enfin plus fragile, plus humain, ce couple de parents dont les a priori crapoteux se voient désormais entachés de doute. Moins hiératique, moins sentencieux, le fantôme de la noyée. Et le survivant échappe enfin à l'imagerie du bon sauvage, détenteur d'une sagesse ancestrale empreinte de philosophie naturaliste, pour devenir ce qu'il doit être : un exilé, dont les espoirs font fi de ce qu'il sait devoir craindre du monde autre qu'il aborde. Le fils lui-même, qui dans la première mouture était le seul à porter une petite part d'humanité, déborde du portrait banal de l'adolescent pour gagner en sensibilité et en nuance.

Il aura fallu pour cela raboter ici, ouvrir là. Sans renier ses respirations comiques, le jeu a été épuré, affiné, rendu à plus de réalisme. Oubliant ses frénésies antérieures, le rythme assagi permet enfin d'entendre les répliques fugaces par lesquelles se révèlent les doutes et les failles. Une simple accolade suffit à transformer les rapports du fils et du père, une cigarette ceux du même fils à l'exilé, ces deux rêveurs d'avenir. Et l'on pourrait multiplier ainsi les exemples de transformations minuscules qui suffisent à révolutionner moins la lecture que les tonalités de ce texte plombé de poncifs.

Fafiolo Palassio le reconnaît volontiers, il y a encore matière à évolutions en ce sens, en dépit des limites du texte. Notamment, parions-le, sur les deux exilés dont la caractérisation, quoique allégée de ses aspects les plus caricaturaux, conserve encore un côté inutilement forcé. Il n'empêche : regard assombri mais la foi en l'homme chevillée aux tripes, le Petit Théâtre de Pain pétrit de nouveau la pâte humaine, et c'est ce qu'il fait le mieux. ||

Texte et photos / Jacques-Olivier Badia



17 octobre 2013

La peur engendre la bêtise... et la force comique. ©Photo Djeyo

Théâtre noir

Le Petit Théâtre de Pain présente « Le Regard de l'homme Sombre », ce soir à la maison des Savoirs Partagés.

Collectif basque très actif, le Petit Théâtre de Pain a monté cet été « Le Regard de l'homme sombre » en 29 jours et le joue depuis un peu partout et en quatrième vitesse. Peut-être ne pensaient-ils pas à quel point ce texte percuterait les pires occurrences de l'actualité puisqu'il s'agit d'un homme de couleur échoué sur une plage, qui fait face à l'incompréhension et à la peur d'une famille de « paisibles » pêcheurs à pied...

Rire ou ne pas rire ?

Fafiole Palassio, metteuse en scène, tempère toutefois le parallèle avec les drames de l'émigration clandestine qui se succèdent au large de Gibraltar ou de Lampedusa : « La pièce date de 1993 et je crois que si Ignacio del Moral devait l'écrire aujourd'hui, elle serait sensiblement différente, car on constate de nombreuses manifestations d'empathie et de solidarité de la part de la population... ». Empathie et solidarité qui ne sont pas à l'ordre du jour pour nos pêcheurs de coques chez qui la crainte de l'inconnu et de l'invasion étouffe les autres sentiments et prend la forme d'une bêtise

tragique, plaçant le spectateur devant un dilemme. Avec des dialogues tendus qui frisent la caricature, le texte est dévolu à la dénonciation: la peur engendre la bêtise. On sait qu'elle peut être comique, surtout sur scène, mais jusqu'où ?

« Ignacio del Moral qualifie la pièce de tragicomique et on peut rire ou non de ces dialogues qui ne s'encombrent pas de psychologie », admet Fafiole Palassio. La pièce est courte (1 h 15), nerveuse, méchante. La posture du naufragé est à l'inverse de la réaction des riverains. D'autant qu'il est « accompagné » du cadavre noyé, parlant, ce qui vaut action sur une scène, a fortiori pour un mort : « Nous avons suivi le parti pris du texte qui est de faire parler la même langue à tout le monde alors que les échoués, parlent une langue que les pêcheurs contrairement aux spectateurs ne comprennent pas ». Là encore, l'incompréhension engendre simultanément l'effet comique et la tragédie.

Ce soir à 20 h 30 à la Maison des Savoirs partagés, 11 avenue Marie-Curie à Floirac. 6 et 12 euros. 05 57 80 87 43.